

M^{LLE} DE COËTLOGON

OU

LES AMOURS D'UNE LAIDE

Bien que mon père ne fût pas partisan des publications posthumes et se défîât de l'inédit, je crois cependant, sans manquer à la mesure dans laquelle je dois tenir compte de cette défiance, pouvoir prendre sur moi de donner quelques essais trouvés parmi ses notes et qui n'étaient pas sans doute destinés à la publicité. Professeur, député, voyageur, journaliste, mon père a beaucoup écrit. En rassemblant les matériaux d'une étude où je veux retracer sa vie politique et littéraire, j'ai recueilli quelques ébauches de contes et de nouvelles qui le montrent sous un jour où le public ne l'a pas connu.

Dans le professeur de la Sorbonne, dans ce moraliste qui pendant trente-deux ans a enseigné à la jeunesse qu'elle trouverait le bonheur dans le devoir comme le talent dans la règle, qui s'est appliqué à combattre l'exception sous toutes les formes et le faux dans tous les genres, il y avait un homme d'imagination qui avait réservé sa part à la fantaisie.

C'est parmi ses *écrits du moment*, comme il en improvisait d'ordinaire au hasard de ses loisirs et de ses pensées, que j'ai choisi pour l'insérer au *Correspondant* une esquisse où la fantaisie du moraliste s'égayé doucement à propos d'un passage de Saint-Simon, et *circum præcordia ludit*. Les papiers que j'ai sous les yeux contiennent plus d'une improvisation analogue, où le professeur descendu de sa chaire se repose de lectures plus sérieuses et de compositions plus difficiles par ces causeries familières et tout intimes. Peut-être jugera-t-on, en somme, que cette courte esquisse se rattache encore d'assez près au *Cours de Littérature dramatique*, et qu'elle aurait pu figurer avec succès, comme intermède, dans une des piquantes leçons faites par mon père à la Sorbonne.

B. SAINT-MARC GIRARDIN.

Quel joli sujet de roman dans cette histoire de M^{lle} de Coëtlogon et de Cavoye que nous raconte Saint-Simon ¹.

Ecoutez ce début :

¹ Saint-Simon, chap. xxxii, liv. I.

« Cavoye était un des hommes de France les mieux faits et de la meilleure mine et qui se mettait le mieux. Il en profita auprès des dames. C'était un temps où on se battait fort, malgré les édits. Cavoye, brave et adroit, s'y acquit tant de réputation que le surnom de « brave Cavoye » lui en demeura. »

Voilà, j'imagine, un héros de roman fort convenable : une bonne mine, du goût, beaucoup de cœur. Que voulez-vous de plus ? En même temps, ce qui sied fort à un héros de roman, Cavoye est un aventurier. C'est, au dire du duc de Saint-Simon, un très petit gentilhomme tout au plus, dont le nom était Oger : « Sa mère (car Saint-Simon sait toutes les familles d'une façon désespérante), sa mère était une femme d'esprit, venue par je ne sais quel hasard de sa province, ni par quel autre, connue de la reine mère, dans le temps où elle avait besoin de toutes sortes de gens. Elle lui plut, elle la distingua en bontés sans la sortir de son petit état. » Ainsi Cavoye est une sorte de parvenu. Tant mieux : la destinée d'un parvenu est toujours quelque peu romanesque. Qui-conque a besoin de s'élever passe par beaucoup de vicissitudes. La vie de Turcaret était, à coup sûr, plus amusante que celle de son fils ; car l'un avait fait la fortune dont l'autre ne faisait qu'hériter.

Du héros, passons à l'héroïne.

« M^{lle} de Coëtlogon, une des filles d'honneur de la reine Marie-Thérèse, s'éprit de Cavoye et s'en éprit jusqu'à la folie. Elle était laide, sage, naïve, aimée et très bonne créature. » Voilà un portrait qui n'est pas fardé ; mais c'est ce qui m'en plaît. Les héros de notre roman ne seront point des héros chimériques ; ce ne seront ni des Philis ni des Céladons.

Reste à connaître l'intrigue.

L'intrigue est toute simple ; il n'y en a pas d'autre que l'amour que cette fille laide et naïve a pour Cavoye ; point d'autre que cette passion qui va jusqu'à la folie et qu'elle ne cherche ni à étouffer ni à déguiser, à laquelle elle se livre avec une telle simplicité de cœur, avec une telle vérité de sentiment que tout le monde en est touché. C'est Saint-Simon qui nous le dit : « Personne ne s'avisait de trouver son amour étrange, et, ce qui est un prodige, tout le monde en eut pitié ! » Pitié, non dédaigneusement, mais pitié de bon cœur ; et cela, certes, est un prodige à la cour, dans le lieu du monde où l'on est le plus disposé à la moquerie des passions.

Pendant cette pauvre fille qui n'a ni beauté ni esprit, qui aime jusqu'à la folie quelqu'un qui ne l'aime pas, « qui fait toutes les avances, avec qui Cavoye est cruel et quelquefois brutal », cette

pauvre fille qui a de quoi être mille fois ridicule, mille fois méprisée, elle n'est ni ridicule ni méprisée. Il y a en elle quelque chose qui intéresse et qui émeut la cour; — quelque chose qui efface sa laideur, excuse sa naïveté, absout ses avances; — quelque chose qui la rehausse et la relève : une passion vive et sincère, point romanesque ni factice, point vaniteuse, point frivole, point passagère, point coquette; une passion vraie.

« Tant fut procédé, continue Saint-Simon, que le roi et même la reine reprochèrent à Cavoye sa dureté, et qu'ils exigèrent de lui qu'il serait plus humain. » Que Louis XIV, se souvenant de ses jours de jeunesse et de galanterie, ait dit à Cavoye qu'il fallait être humain, je le conçois et je sais gré à la Majesté du grand roi de s'être oubliée un instant pour s'occuper des peines de cœur d'une pauvre fille. Mais la reine, cette femme si modeste et si réservée, s'entremettre elle-même pour adoucir la rigueur de Cavoye ! certes, il fallait que la passion de M^{lle} de Coëtlogon fût vraie et touchante pour intéresser la reine à ce point. Puis, quelle scène gaie et piquante ce serait dans notre roman, que Cavoye grondé devant la reine par Louis XIV; s'entendant reprocher ses duretés par un maître qui n'avait jamais manqué d'humanité en ce genre, et qui ne se retenait peut-être de se citer en exemple que parce qu'il était devant sa femme; à côté de lui, la bonne reine mêlant quelques idées de galanterie espagnole, retenues de son enfance, à des maximes de charité chrétienne, et disant au pauvre Cavoye qu'il ne fallait pas se conduire en chevalier discourtois, ni faire de peine à son prochain; — et Cavoye enfin, fort embarrassé de son rôle, j'imagine, et maudissant le prochain de n'être pas ou plus beau ou moins amoureux.

Voilà donc Cavoye, de par le roi et la reine, forcé de rendre quelques soins à M^{lle} de Coëtlogon. Je laisse mes lecteurs s'imaginer à loisir comment M^{lle} de Coëtlogon reçut ses hommages officiels. Que ceux qui aiment la délicatesse raffinée de sentiments s'imaginent que M^{lle} de Coëtlogon ne reçut qu'avec une sorte de dépit secret ces soins qui ne lui étaient rendus que par obéissance, j'y consens de grand cœur : cela peut fournir à notre roman quelques pages de sentiments fins et gracieux. Quant à moi, cependant, je crois que la *bonne créature* (c'est le mot de Saint-Simon, ne l'oublions pas) reçut ces tendresses avec plaisir, sans se soucier de savoir comment elles lui venaient. Aussi bien, donnez à M^{lle} de Coëtlogon quelques grains de dépit ou de réflexion, un peu de profondeur et de raffinement, tout l'effet de ce caractère est détruit; ce n'est plus qu'un amour ordinaire, avec toutes ses délicatesses et tous ses scrupules; ce n'est plus cette fille laide et

naïve qui aime de tout son cœur sans songer à rien autre chose qu'à son amour. Au lieu d'un personnage original, nous avons une héroïne de théâtre.

Cependant Cavoye part pour l'armée, « où pourtant il ne passa que par les petits emplois », dit Saint-Simon, qui n'oublie jamais les choses de rang et de naissance, et qui interromprait, au besoin, une déclaration d'amour pour faire une généalogie. « Voilà Coëtlogon aux larmes, aux cris, et qui quitte toutes parures tout du long de la campagne, et qui ne les reprend qu'au retour de Cavoye. »

Voyez quel est l'avantage des choses établies et reconnues; elles affranchissent de tout embarras et de toute dissimulation. Pendant cette campagne, il y avait, j'imagine, à la cour, des jeunes filles, et voire même des filles d'honneur de la reine, qui étaient chagrines et inquiètes, qui attendaient les nouvelles du camp avec une douloureuse incertitude, qui maudissaient les batailles; mais comme il leur fallait cacher leurs chagrins, déguiser leurs souffrances! C'est peut-être là, dans quelque cercle de la cour, pendant que se faisait le récit de la victoire de Senef ou de Steinkerque, que Racine a trouvé, dans les traits de quelque belle dame, l'idée de son vers :

Il fallait bien souvent me priver de mes larmes.

Malheur, en effet, à celles qui auraient pleuré! La médisance épiait les yeux qui devenaient humides, les fronts qui n'étaient pas sereins au récit de ces belles victoires. Seule, par une sorte de privilège accordé à sa bonne foi, M^{lle} de Coëtlogon pouvait s'inquiéter tout haut, laisser voir son trouble aux approches d'une bataille, sa joie quand le nom de Cavoye ne se trouvait pas dans la liste des morts; seule, enfin, elle avait le droit de ne pas se priver de ses larmes. C'était, à la cour, une espèce de folle par amour, que le monde plaignait et respectait, sans pourtant cesser d'en rire. La médisance n'avait point de droit contre une pareille passion : sa franchise faisait perdre l'envie d'en médire.

« Vint l'hiver, un combat où Cavoye servit de second et fut mis à la Bastille. Autres douleurs; chacun alla lui faire compliment. Elle quitta toute parure et se vêtit le plus mal qu'elle put. Elle parla au roi pour Cavoye, et, n'en pouvant obtenir la délivrance, elle le querella jusqu'aux injures. Le roi riait de tout son cœur. Elle en fut si outrée qu'elle lui présenta ses ongles, auxquels le roi comprit qu'il était plus sage de ne pas s'exposer. »

Pour cette scène seule, en vérité, il faudrait faire le roman. Le

grand roi querellé jusqu'aux injures ! Le grand roi riant de tout son cœur ! Le grand roi menacé des ongles d'une femme ! Si j'ose pourtant adresser une prière à notre romancier à venir, c'est de ne point se laisser trop aller à la gaieté : point de bouffonneries ; ne nous gênez pas le caractère de M^{lle} de Coëtlogon ; sa passion a quelque chose de trop sincère et de trop touchant pour en faire une caricature.

A Versailles, il y avait pour M^{lle} de Coëtlogon un mélange de ridicule et d'attendrissement qui faisait sa protection. Il faut garder soigneusement ce caractère ; il faut lui garder tous ses traits originaux : sa laideur, sa naïveté, sa sagesse ; tout cela importe à l'intérêt de la scène. Mettez quelque fille d'honneur, jeune et belle comme M^{lle} de Fontanges ; tout change aussitôt. Cette entrevue du roi et de la suppliante perd toute son originalité. Ce n'est plus qu'une audience comme François I^{er} en accordait à M^{lle} de Saint-Vallier. — La jeune fille est embarrassée, émue ; le roi ne refuse qu'à demi et en souriant ; Bontems, le fidèle valet de chambre, veille à la porte du cabinet. Dans cette entrevue, il y aura des pleurs peut-être, des reproches, mais point d'injures de la part de la suppliante, point de rires aux éclats de la part du roi. Il n'y a que M^{lle} de Coëtlogon pour n'être point embarrassée ni émue dans une pareille audience, pour mettre à l'aise Louis XIV, qui l'écoute sans embarras, ni émotion, et la refuse sans galanterie. Il n'y a qu'elle enfin, parmi les filles d'honneur, pour aller demander au roi la grâce de Cavoye, sans que M^{me} de Montespan s'en inquiète.

Plus la scène est piquante et originale, plus aussi elle est difficile, je l'accorde ; car, enfin, pour prendre un exemple, quelles injures croyons-nous que la pauvre fille adressa au roi ? Que lui dit-elle ? Voyons : « Vous n'avez donc jamais aimé, Sire ? — Vous êtes donc insensible ? Ah ! je reconnais ce cœur qui a fait le désespoir de M^{lle} de la Vallière, qui a fait périr M^{lle} de Fontanges, sans être ému, ce cœur ingrat et dur ! » — Allons donc ! ce sont là des reproches de théâtre ; c'est Didon accusant Enée. Que dit donc la bonne créature ? « Que c'était une tyrannie, un acte arbitraire ? Qu'il fallait rendre la liberté à Cavoye ou le faire juger ? » — Moins cela encore que tout le reste : elle ne songe ni à faire pour Cavoye une pétition au Parlement de Paris, ni à réclamer dans le *Mercur de France*, ou, à son défaut, dans la *Gazette de Hollande*. Quelles injures dit-elle donc au roi ? de grosses injures, si vous voulez m'en croire ; point de reproches de manquer de sensibilité ou de respect aux lois ; mais des injures comme la colère en trouve quand elle est à bout, quand l'esprit et la raison nous aban-

donnent; des injures]populaires, triviales. Aussi bien, c'étaient les seules capables de faire rire Louis XIV aux éclats.

Voyons la suite de la colère de M^{lle} de Coëtlogon, contre le roi. « Il dînait et soupaît tous les jours en public avec la reine. Au dîner, la duchesse de Richelieu et les filles de la reine servaient. Tant que Cavoye fut à la Bastille, jamais Coëtlogon ne voulut servir quoi que ce fût au roi; ou elle l'évitait, ou elle le refusait tout net, disant qu'il ne méritait pas qu'elle le servit. La jaunisse la prit, les vapeurs, le désespoir. Enfin tant fut procédé, que le roi et la reine exigèrent bien sérieusement de la duchesse de Richelieu de mener Coëtlogon voir Cavoye à la Bastille, et cela fut répété deux ou trois fois. »

Je recommande au romancier ces visites à la Bastille. C'est une occasion de mettre un peu en relief le personnage de Cavoye, qui jusqu'ici ne paraît guère. Quel caractère lui donnerons-nous? celui d'un amant romanesque, qui voit tout à coup l'obscurité de sa prison s'éclairer d'un rayon de joie et de beauté à l'entrée de sa maîtresse? — Point : cela est de l'*Astrée* ou du *Grand Cyrus*. Le brave Cavoye n'est pas de l'hôtel de Rambouillet. En ferons-nous un fat indifférent qui se laisse adorer sans en tenir compte? une espèce de matamore à bonnes fortunes? — Point. Faisons-en tout simplement un honnête homme. Il n'aime pas M^{lle} de Coëtlogon; cependant sa tendresse finit par l'émouvoir d'amitié et d'intérêt pour elle, surtout, j'imagine, quand, à la Bastille, seul, oublié des belles dames de la cour, il n'y a que cette fille laide et sage qui pense à lui, qui demande sa grâce et qui le vient visiter. Si je ne me trompe, les remerciements qu'il adressa alors à M^{lle} de Coëtlogon durent avoir quelque chose de tendre et d'affectueux qui dut charmer la pauvre fille. Si jamais elle fut aimée ou quelque chose d'approchant, ce fut à la Bastille.

Malheureusement Cavoye en sortit. La bonne créature, qui aimait son amant sans égoïsme, pour lui et non pour elle, fut ravie et se para de nouveau. « Malgré la délivrance de Cavoye, — continue Saint-Simon, — ce fut avec peine que M^{lle} de Coëtlogon consentit à se raccommo-der avec le roi. La pitié et la mort de M. de Froulay, grand maréchal des logis, vinrent enfin à son secours. Le roi envoya quérir Cavoye, qu'il avait déjà tenté inutilement sur ce mariage. A cette fois, il lui dit qu'il le voulait; qu'à cette condition, il prendrait soin de sa fortune; que, pour lui tenir lieu de dot avec une fille qui n'avait rien, il lui ferait présent de la charge de grand maréchal des logis de sa maison. Cavoye renifla encore » (l'ingrat! voyez ce que c'est que d'avoir tâté de la liberté! A la Bastille il eût été moins dur) « mais il y fallut passer. Il a

depuis bien vécu avec elle, et elle toujours dans la même adoration, jusqu'aujourd'hui, et c'est quelquefois une farce de voir les caresses qu'elle lui fait devant le monde, et la gravité importunée avec laquelle il les reçoit. »

Notre roman, comme on voit, se dénoue, selon l'ancienne méthode, par un mariage ¹. Aussi bien c'est le dénouement le plus convenable à une pareille aventure. Un dénouement plus moderne, un suicide, une maladie de poitrine, la retraite dans un couvent, tout cela me déplairait, je l'avoue; tout cela rendrait Cavoye odieux. C'est ce qu'il faut éviter. Puis, cette pauvre fille, qui a tant aimé, ne faut-il pas qu'elle ait sa récompense, son jour de bonheur? Et laide et sage comme elle est, il n'y a que le mariage qui lui siée.

Voilà donc le plan de notre roman achevé. Il n'y manque plus rien qu'un titre. Or, en fait de titres d'ouvrages, il y a, comme pour toutes choses, deux écoles : l'une, qui aime ces titres simples et naturels, dont la grâce négligée attire involontairement le lecteur; l'autre, qui recherche ces titres piquants et spirituels qui éveillent sa curiosité et promettent quelque chose d'original, — quitte au livre à ne pas tenir la promesse de son titre. Ne voulant me brouiller ni avec l'une ni avec l'autre de ces écoles, je propose de mettre à notre livre deux titres; l'un, tout simple : *Mademoiselle de Coëtlogon*, — l'autre, piquant et presque énigmatique : *Les Amours d'une laide*.

SAINT-MARC GIRARDIN,
de l'Académie française.

¹ Le mariage de Cavoye eut lieu en 1677. Voir dans le *Dictionnaire critique* de Jal l'acte de mariage du 9 février 1677. On n'y donne que vingt-sept ans à la mariée.